

## Près de Kahnawake : Hochelaga-Montréal et Hochelaga-Montreal

Guy Sioui Durand

Numéro 104, hiver 2009–2010

Indiens  
Indians  
Indios

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62604ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

### ISSN

0825-8708 (imprimé)  
1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Sioui Durand, G. (2009). Près de Kahnawake : Hochelaga-Montréal et Hochelaga-Montreal. *Inter*, (104), 58–61.



## » PRÈS DE KAHNAWAKE : HOHELAGA-MONTRÉAL ET HOHELAGA-MONTREAL

GUY SIOUI DURAND

**T**out à côté de la réserve des Kanien'kehá : kas (Mohawks) de Kahnawake s'étend la métropole Hochelaga-Montréal. Carrefour de passage de toutes les Premières nations du Gépèg et de plusieurs autres au Kanata dont les Inuits du Nunavik et du Nunavut, les présences autochtones dans cette grande ville reflètent bien les transitions en cours, comme elles révèlent les grandes distinctions entre les conditions de l'art amérindien selon qu'il s'exprime en milieu environnant francophone ou anglophone.

L'importante communauté d'Autochtones vivant à Hochelaga-Montréal est mal connue. En tant que métropole, c'est, avec la capitale Québec, le lieu de passage des élites politiciennes et économiques des conseils de bandes en lien

avec les pouvoirs politiques canadiens et québécois. Il y circule souvent une image dédoublée de l'Indien urbain. Il y a l'Indien « médiatique », tantôt folklorique à plumes lors de festivals, tantôt avant-gardiste dans les milieux de la chanson, du théâtre, du documentaire, de la télévision et des arts visuels. Ou bien l'on reporte ses préjugés – une enquête révélait que 72 % des Québécois connaissent peu la réalité des Autochtones – sur l'itinérant miséreux aisément identifiable à ses traits dans la rue. Entre les deux vit, telle la paraphrase de Richard Desjardins, le « peuple invisible ».

Il s'agit de cette communauté autochtone d'environ dix mille Indiens et Métis qui vit à Hochelaga-Montréal. Instruits, ces Autochtones ont des emplois, dont plusieurs offrent des services aux Autochtones. D'autres étudient. Ils y élèvent leur

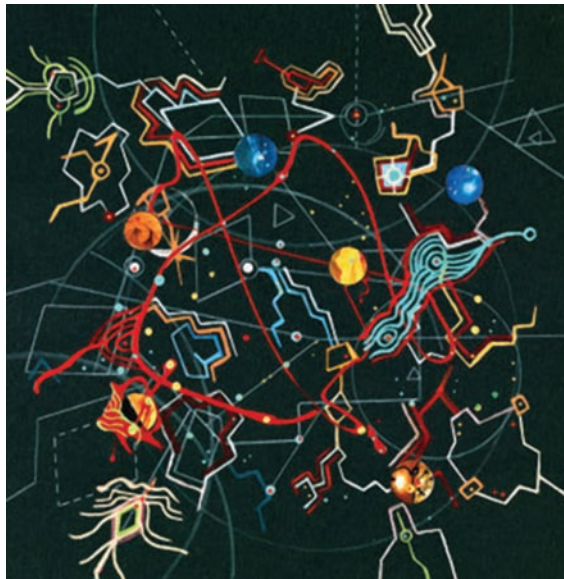
## Les artistes autochtones investissent l'université urbaine

### *Paroles et pratiques artistiques autochtones au Québec aujourd'hui*

**P**rès d'une trentaine d'artistes autochtones se sont rassemblés à Montréal en novembre 2008 à l'occasion de l'événement *Paroles et pratiques artistiques autochtones au Québec aujourd'hui*, qui réunissait également des étudiants, des professeurs et des spécialistes en art autochtone. L'événement, qui faisait place à la parole des artistes autochtones, a permis non seulement de rendre compte de la richesse et de la diversité des œuvres, mais aussi de susciter des débats sur les arts autochtones et les enjeux qui s'y rattachent.

Lors des conférences et des tables rondes tenues à l'Université du Québec à Montréal (UQAM), des artistes de différentes disciplines (cinéma, littérature, théâtre, danse, arts visuels et illustration) ont discuté de leur démarche de création, de leurs œuvres, du sens de leur pratique ainsi que des conditions de production et de diffusion. En complément à la parole des artistes, un colloque universitaire a mis de l'avant des travaux de recherche portant sur différentes pratiques artistiques autochtones, des projets d'architecture réalisés en collaboration avec des communautés autochtones aux pratiques hypermédiatiques de l'écriture chez les Inuits du Nunavik, en passant par les musiques autochtones contem-

poraines et le collège Manito de La Macaza, que fréquentèrent plusieurs leaders et artistes autochtones aujourd'hui très actifs. Divers lieux urbains, outre l'université publique de langue française située au cœur du centre-ville, ont été investis tout au long de l'événement, qui a débuté par un cocktail d'ouverture à l'authentique taverne de quartier Le Cheval blanc, rue Ontario Est, avant de se poursuivre avec trois soirées culturelles mettant en vedette les artistes invités. Une soirée de lecture de littérature, de poésie et de théâtre s'est ainsi tenue au Café-Bar de la Cinémathèque québécoise, rue Maisonneuve, puis une soirée de performance et de projection de films a eu lieu le lendemain au même endroit. L'événement s'est clos dans une atmosphère festive lors d'un spectacle de musique et de DJ à la coopérative de travail du Café Chaos, rue Saint-Denis. Non seulement l'ambiance fut-elle exceptionnelle et les discussions stimulantes tout au long des trois journées, mais l'événement a eu le mérite de rassembler les artistes autochtones parmi les plus proéminents au Québec, dont la cinéaste Alanis Obomsawin, le dramaturge Yves Sioui Durand, le poète Jean Sioui, la poète, cinéaste et traductrice Joséphine Bacon, le danseur et chorégraphe Gaétan Gingras, les artistes en arts visuels Sonia Robertson et Domingo Cisneros, sans



> Raymond Dupuis, *Kachinas Quaqualeum*, 2009. Photo : Guy Sioui Durand.

famille tout en fréquentant le plus possible les quelques rares lieux autochtones afin de continuer à perpétuer et à transmettre leur culture. Il y a au moins un millier d'itinérants, dont plusieurs Inuits et Cris des terres du Nord, qui vivent la misère urbaine. La spécificité de cette communauté d'Indiens urbains est cependant d'être une mosaïque de plusieurs Premières nations, et non seulement celle des Iroquois. Si l'on y ajoute ce fait méconnu, que près des deux tiers des Indiens au Gépèg ont l'anglais comme langue seconde, la dualité de plus en plus bilingue et même multilingue d'Hochelaga-Montréal scinde, au même titre qu'entre les Québécois francophones et anglo-

phones, en communication et en circulation, les Indiens en milieux francophones de ceux du reste du Kanata majoritairement anglophones. Ainsi en est-il du portrait de l'art indien contemporain dans la métropole.

Il n'y a pas d'institutions culturelles ou artistiques autochtones à Hochelaga-Montréal comme il en existe pour les services sociaux avec les Centres d'amitiés autochtones ou le Projet autochtone du Québec (PAQ) pour les itinérants. Aucune maison de la culture, aucun institut, aucun musée, aucun centre d'artistes autochtones n'existe comme tel. On y observe plutôt le clivage entre le Canada anglais et le Québec français : en parallèle existe une vie artistique autochtone (Hochelaga-Montréal) qui circule dans les communautés en milieu francophone (innue, attikamek, huronne, malécite, wabanakise et une fraction micmaque et algonquine) tout comme une vie artistique autochtone (Hochelaga/Montréal) en lien avec les communautés en milieu anglophone (crie, naskapise, mohawk et inuite) au Kanata et aux États-Unis.

### Hochelaga-Montréal

Du côté francophone, l'organisme Terre en vues persiste depuis une vingtaine d'années en présentant son festival annuel *Présence autochtone*, mariant un substantiel volet de documentaires vidéo et cinématographiques ouvert sur l'indianité des Amériques et du monde, des spectacles traditionnels et contemporains de rythmes, de sons et de poésie ainsi que des arts visuels avec, de manière ponctuelle, des productions théâtrales et littéraires. Ces dernières années, son directeur, André Dudemaine, a radicalisé sa position politique, réclamant un centre culturel autochtone dans Hochelaga-Montréal.

oublier de prometteurs jeunes cinéastes du Wapikoni mobile tels Evelyne Papatie, Kevin Papatie et Shanouk Newwashish.

La pertinence de la rencontre et l'étroite collaboration entre le milieu universitaire et le milieu artistique ont contribué à créer une dynamique qui a fait de l'événement un véritable succès. Les participants à l'événement répondaient ainsi à l'invitation du comité organisateur rassemblé sous l'égide du Centre d'études sur les arts, les lettres et les traditions (CELAT) et du Cercle des Premières Nations de l'UQAM (CPN-UQAM), en collaboration avec Terres en vues. Sans structure institutionnelle dédiée à l'accueil des arts autochtones, et avec un minimum de moyens financiers, le comité organisateur et les artistes invités ont réussi à se concerter pour que la rencontre ait lieu. Ainsi que l'ont fait remarquer des participants, l'événement répondait à un besoin exprimé par les artistes autochtones de se rencontrer, d'échanger et de réseauter, ainsi qu'à un besoin des chercheurs de créer des liens avec ces derniers. Le caractère multidisciplinaire de l'événement s'est avéré particulièrement pertinent, car les artistes autochtones touchent souvent à plusieurs formes d'art, sans compter qu'ils ont la plupart du temps l'occasion de travailler ensemble au sein de différents groupes, projets et événements artistiques. La mobilisation des artistes doit d'ailleurs son succès aux relations qui existaient déjà entre des membres du comité organisateur et des artistes, notamment par le biais des collaborations entre le

Cercle des Premières Nations et Terres en vues ainsi qu'entre des membres de ces groupes et de nombreux artistes invités, qui ont été en contact les uns avec les autres tout au long de l'organisation de l'événement. Des invités en ont rejoint d'autres, pensons à Géronimo Inutiq, alias DJ Madeskimo, qui a recruté les musiciennes et chanteuses Moe Clark et Émilie Monnet. D'autres ont contribué à l'approfondissement de la problématique par le biais de critiques et de suggestions. Dolores Contre Migwans s'est pour sa part chargée d'organiser un atelier de réseautage à l'intention des artistes invités, sans compter que tous les artistes ont été invités par le comité organisateur à décider de la forme que prendrait leur intervention. Qu'ils soient venus de Montréal, d'Okanak, de Wendake ou encore d'Ekuanitshit, de Mashteuiatsh, de Kitchisakik, de Wemotaci, les artistes rassemblés pour l'occasion donnaient forme à l'effervescence du milieu artistique autochtone au Québec ainsi qu'à la diversité des cultures autochtones dans les Amériques. Ainsi, des artistes des nations wendate, atikamekwe, innue, algonquine, mohawke et abénakise ont échangé avec des artistes autochtones originaires du Mexique et établis au Québec depuis des années ainsi qu'avec des collaborateurs non autochtones.

*Paroles et pratiques artistiques autochtones au Québec aujourd'hui* avait pour particularité de se dérouler en français plutôt qu'en anglais. De ce fait, l'événement abordait la

### Présence autochtone

L'organisme Terre en vues présente depuis plus d'une décennie l'événement *Présence autochtone* au cœur d'Hochelaga-Montréal. La qualité indéniable, année après année, de la programmation de son volet cinéma documentaire a, depuis les débuts, « connecté » le Nord à la réalité des *Indios* des Amériques centrales et du Sud. La présence de Rigoberta Menchu Tum, Prix Nobel de la paix dans les années quatre-vingt-dix, de même que de l'écrivain Jean-Marie Le Clézio comme invités sont aussi des liens qui iront dans le sens de la politisation récente de l'organisme par la voix de son mentor, André Dudemaine. Il faut compter aussi sur le volet des arts visuels ainsi que sur la fête populaire des rythmes et des sons, mariant traditions et nouvelles formes de l'oralité musicale, dont le hip-hop. En 2009, *Présence autochtone* se faisait l'hôte des Autochtones de la Polynésie française. À la Grande Bibliothèque, on retrouvait cette année l'exposition d'œuvres en arts visuels *Cosmogonies des Premières nations*. Entre autres, le peintre d'origine wulustuk (malécite) Raymond Dupuis, lequel a entrepris ces dernières années une recherche picturale sur la thématique de l'Indien urbain, y offrait de magnifiques œuvres incarnant une pensée sidérale qui est à la base de sa poésie, de ses dessins, de ses peintures et de ses sculptures, ayant intégré la vision du monde hopie.

Depuis plus de cinq ans maintenant, la programmation culturelle et artistique du « Jardin des Premières nations » au Jardin botanique de Montréal sous la direction de l'artiste et muséologue wendat Sylvie Paré, inclut la création estivale d'une grande murale. En 2009, l'artiste métisse d'ascendance mohawk France Trépanier s'est faite le chef d'orchestre de *Cartographie imaginée*, impliquant des Indiens de plusieurs communautés.

situation particulière des artistes autochtones qui, contrairement à leurs homologues au Canada anglais et aux États-Unis, partagent des conditions d'exiguïté et entretiennent des échanges avec le milieu artistique francophone au Québec, en même temps que plusieurs d'entre eux continuent aussi à créer dans leur propre langue. Les participants se sont interrogés sur les recherches réalisées dans les universités francophones au Québec ainsi que sur l'incidence de ces dernières sur la (re)connaissance des œuvres des artistes autochtones, de même que sur les possibilités de promotion, de diffusion et de financement. Dans ce contexte particulier, la rencontre entre les milieux artistique et universitaire a permis de créer un espace de réflexion et de discussion adapté aux préoccupations des artistes autochtones, à l'effervescence des pratiques ainsi qu'à leurs relations avec les communautés autochtones et non autochtones. Le succès de l'événement indique que l'étude des arts autochtones à l'université ne pourra véritablement s'affiner et se complexifier qu'à l'aide de collaborations et d'interactions continues avec les artistes et les communautés autochtones ainsi que par le biais d'une réflexion conjointe sur les manières d'articuler les recherches universitaires et les lieux d'énonciation des artistes autochtones.

■ ISABELLE ST-AMAND

La présence grandissante d'étudiants autochtones au cégep et à l'université confère de plus en plus d'importance aux associations d'étudiants autochtones comme celle de l'UQAM. Mixant les Indiens et Métis du Nord aux *Indios* d'Amérique latine, l'association des étudiants autochtones de l'UQAM a organisé à l'automne 2008 l'une des rares plateformes réunissant les principaux artistes autochtones en milieu francophone. À lire (en encadré) le compte-rendu d'Isabelle St-Amand sur le colloque *Paroles et pratiques artistiques autochtones au Québec aujourd'hui*.

### Hochelaga-Montréal

Le flux continu, diversifié et de plus en plus en expansion quantitative d'institutions, d'organismes, de manifestations et d'expositions artistiques indiennes au Kanata rend quasiment impossible un compte rendu exhaustif\*. Toutefois, la participation artistique autochtone en provenance du milieu *canadian* (anglophone) trouve aisément place dans la réalité institutionnelle bilingue d'Hochelaga-Montréal.

Le Musée d'art contemporain de Montréal présenta en 2006 pour son impressionnante exposition des œuvres de Brian Jungen. Les deux dernières éditions de la *Biennale de Montréal* (2007, 2009) incluaient les artistes autochtones Brian Jungen, Dana Claxton et Kent Monkman. Cette année en 2009, le Musée des beaux-arts de Montréal produisait l'exceptionnelle installation *La danse au berdache* de Kent Monkman. Le Montréal, arts interculturels (MAI) a programmé l'exposition et son colloque en anglais *Hochelaga Revisited* du commissaire mohawk Ryan Rice – voir l'article d'Anne-Marie St-Jean Aubre (page 70). L'Université Concordia possède aussi une association d'étudiants autochtones qui propose son pow-wow annuel, tandis que des cours sur l'histoire de l'art amérindien « canadien » sont donnés.

\* À titre d'exemple, rien que pour l'automne 2009, on pouvait recenser les événements d'art autochtone suivants au Canada et aux États-Unis : *Scout's Honour* des artistes anishnabe Michael Belmore et Frank Shegeget du Nord de l'Ontario titrait une exposition du nouveau commissaire Ryan Rice au Musée d'art indien contemporain de Santa Fe ; à Prince-Albert en Saskatchewan, l'artiste métis d'ascendance canadienne-française Michel Boutin présentait son exposition *Terre sanglante* au Bison Café de la Red Door Gallery ; en Ontario à Peterborough dans le cadre du *Odemin Giizis Festival*, la commissaire Wanda Ninibush proposait le spectacle de performances et de vidéos « Rez-Erection : Belle Sauvage (Lori Blondeau), Buffalo Boy (Adrian Stimson) et Miss Chief Testickle (Kent Monkman) Set Up Camp » au centre d'artistes Art Space.



> Alanis Obomsawin, André Dudemaine, Yves Sioui Durand et Catherine Joncas. Photo : Maurizio Gatti.

**Artistes invités :** Joséphine Bacon, Manon Barbeau, Charles Bender, Domingo Cisneros, Mœ Clark, Alain Connolly, Dolorès Contre Migwans, André Dudemaine, Gaëtan Gingras, Géronimo Inutiq, Catherine Joncas, Rachel Alouki Labbé, Rita Mestokosho, Émilie Monnet, Laure Morali, Shanouk Newashish, Alanis Obomsawin, Evelynne Papatie, Kevin Papatie, Sylvie Paré, Louis-Karl Picard-Sioui, Sylvain Rivard, Sonia Robertson, Jean Sioui, Guy Sioui Durand, Yves Sioui Durand, Sylvie-Anne Sioui-Trudel, Christine Sioui Wawanoloath, Gustavo Zamora Jiménez.  
**Comité organisateur :** Chloë Charce, Anais Janin, Jonathan Lamy, Isabelle St-Arnaud, Gustavo Zamora Jiménez. [www.cpn.uquam.ca]



De fait, ces manifestations d'art amérindien contemporain *canadian* à Hochelaga-Montreal nous signalent une cohabitation à distance, sinon la réplique des deux solitudes entre les Francophones québécois et Anglophones canadiens, entre Indiens du Gépèg et Indiens du Kanata. Elles sont surtout significatives des différences démographiques, organisationnelles et de l'état de transition culturelle accentuant le questionnement identitaire des Indiens urbains au Kanata. En effet, la plupart des thématiques des expositions récentes, des installations ou des performances indiennes urbaines en cours dans les villes canadiennes abordent cet état transitoire dans le temps – les aînés ayant connu la vie en forêt disparaissant – et les milieux de vie – le passage des réserves aux villes qui ont plus à voir avec celui des villages aux villes et à ses rythmes.

Ainsi, l'examen de cinq singularités artistiques récentes, dont certaines dans Hochelaga-Montreal, rend compte de ce souffle d'Indian Art qui circule à partir de l'environnement anglophone du Kanata :

- l'installation vidéo *La danse au berdache* de Kent Monkman au Musée des beaux-arts de Montréal permet d'approfondir le sens identitaire à la base des débats que colportent les expositions présentées au Kanata et aux États-Unis telles que *Regards d'acier*, *Beat Nation* et *Remix : New Modernities in a Post-Indian World* ;
- une entrevue avec trois artistes autochtones des Prairies (Lori Blondeau, Cheryl L'Hirondelle, Adrian Stimson), à l'occasion de leur participation à des ateliers de performance au centre d'artistes La Centrale à Montréal, ira aussi du côté de la perception identitaire de leur point de vue d'Autochtones actifs ;
- un propos sera émis sur le jeune performeur Terrance Houle que l'on a pu voir au premier festival *Art nomade* à Saguenay en 2007 et qui était de l'exposition *Le monde à l'envers* au Musée d'art de Joliette à l'automne 2009 ;
- l'analyse de l'exposition-colloque *Hochelaga Revisited* du commissaire mohawk Ryan Rice au MAI et celle de la magnifique exposition *Regards d'acier* à la Galerie nationale des beaux-arts d'Ottawa qui, au lieu de venir au Gépèg, se retrouve paradoxalement en partie au Centre culturel canadien à Paris dans le cadre de l'événement *Photoquai* parrainé par le Musée des arts premiers de la capitale mondiale de la francophonie, illustrent le réseautage *indian* qui trouve prise dans les milieux bilingue et trilingue de la métropole et ailleurs, sans arrimage avec les Autochtones en milieu francophone ;
- la rencontre collatérale fin octobre 2009 à Ottawa-Gatineau de deux « zones événementielles », *Camp Kabeshinàn* et *Gépèg : Souffles de résistance*, sera doublement significative. D'un côté de la rivière des Outaouais, à Ottawa, s'est tenu le quatrième colloque de l'Aboriginal Curatorial Collective/Collectif des commissaires aborigènes (ACC/CCA). Ce rassemblement confirmait le rôle rassembleur du collectif, excellent reflet du développement d'infrastructures et de l'intégration observables de l'Indian Art en territoires urbains au Kanata anglais. Les expositions et les artistes autochtones circulent tant dans les provinces canadiennes qu'aux États-Unis et en Océanie (Australie, Nouvelle-Zélande). De l'autre côté de la rivière, à Gatineau, le collectif ponctuel Ganonchia offrait une rare situation de connexion entre les artistes autochtones en milieu francophone du Gépèg et ceux en milieu anglophone du Kanata. ◀

## La danse au berdache de Kent Monkman

GUY SIOUI DURAND



> Kent Monkman, *La danse au berdache*, Musée des beaux-arts de Montréal, 2009. Photos : MBAM, Christine Guest.

L'installation vidéo *La danse au berdache*, de Kent Monkman, est demeurée visible au Musée des beaux-arts de Montréal de juin à octobre 2009. L'adéquation contexte-contenant-contenu de l'œuvre m'a paru bien refléter la teneur des questionnements que les thématiques et les œuvres d'Indian Art des expositions en milieu canadien et états-unien témoignent. Je fais plus précisément référence à la controversée exposition *Remix : New Modernities in a Post-Indian World* présentée cet été à la Art Gallery of Ontario (AGO) de Toronto, après son passage à Phoenix et à New York aux États-Unis, une exposition où, incidemment, l'artiste métis torontois était participant.

Il fallait descendre dans l'*underground*, au deuxième sous-sol du Musée des beaux-arts de Montréal, où la pénombre de la grande salle vouée à l'art contemporain régnait. Une bien étrange chorégraphie, identitaire et trouble, de l'Indien d'Amérique allait s'y exhiber : *La danse au berdache* selon Kent Monkman.

Accrochés selon les quatre directions en référence symbolique aux portes de l'est, du sud, du nord et de l'ouest, mais aussi aux quatre grands-pères et grands-mères, de grands écrans translucides aux contours ondulés et stylisés par des franges prennent allure de peaux de bison des Plaines. Ils sont en suspension, entourant un cinquième écran en leur centre. Comme le veut le genre de l'installation, on peut circuler autour, entrer dans le cercle, changer son point de vue, bref s'y « installer ». Déjà intéressant, ce processus technologique de projections « recto/verso ».

Le contenant vidéographique envoûtant va s'animer par sa très belle esthétique gestuelle et sonore pendant une quinzaine de minutes. Sur les quatre écrans apparaissent des danseurs, peints de symboles et ornés de parures indiennes. Progressivement, au rythme d'une énergique et entraînant musique mélangeant sonorités traditionnelles et contemporaines, ils dansent sur une mélodie métissée, mélange réussi de Stravinsky et de musique traditionnelle indienne<sup>1</sup>. La chorégraphie<sup>2</sup>, très expressive, est elle aussi hybridée entre mouvements autochtones traditionnels et danse actuelle. Les gros plans des visages renvoient aux masques indiens dont les traits seraient devenus vivants. En apparence semblables sur chaque écran, les poses, mouvements ou accessoires des danseurs diffèrent pour chaque corps dansant. Ces détails contribuent à créer un certain vertige.

L'effet d'entraînement des danseurs en appelle à l'apparition, sur l'écran central, de l'*agokwa*, du berdache<sup>3</sup>. L'artiste y figure cet « être aux deux esprits », mi-homme mi-femme, version urbaine contemporaine. Il se déhanche à son tour, cheveux longs au vent, maquillé et vêtu de voiles et de colliers rouges. Cette *drag queen* autochtone, dont le regard nous fixe intensément, ira en accentuant